REVUE ANNUELLE DE LITTÉRATURE FRANCOPHONE
Litéraport
2025 • № 12

Hind Bensardi, Hanae Abdelouahed
Université Chouaïb Doukkali, El Jadida, Maroc

Annie Ernaux : l'écriture comme émancipation sociale ?

Annie Ernaux : writing as social emancipation ?

Abstract: French writer Annie Ernaux, Nobel Prize in Literature 2022, has redefined the role of literature as a tool for both personal and collective emancipation. Coming from a working-class background, she experienced a "social fracture" at school that shaped her identity and her writing. For Ernaux, writing is a way to transform shame into strength and to turn intimate experience into universal material. Her works blur the boundaries between genres: they are neither traditional autobiography nor pure autofiction, but stand at the crossroads of literature, sociology, and history. By adopting a deliberately "flat" style, stripped of aesthetic embellishments, Ernaux exposes the social structures and inequalities embedded in everyday life. This stylistic choice reflects her ambition to write from a collective position rather than a purely individual one, and to highlight voices often silenced by dominant culture. Her narratives, rooted in personal memory, constantly resonate with collective history, making her texts both deeply subjective and socially meaningful. In this way, Ernaux's work goes beyond autobiography: it becomes a political and literary act of resistance, a means of reclaiming dignity, and a powerful space for emancipation.

Keywords: Ernaux, emancipation, writing, social class, identity

Introduction

La littérature a souvent été envisagée comme un espace de libération individuelle et collective même, un lieu où le sujet peut interroger sa condition et s'émanciper des contraintes sociales ou culturelles. Chez Annie Ernaux, prix Nobel de littérature en 2022, l'écriture prend une dimension singulière : issue d'un milieu ouvrier et marquée par une « fracture sociale » vécue dès l'école, elle a fait de l'acte d'écrire

un moyen de transformer la honte en force, et l'expérience intime en matière universelle. Son œuvre explore sans relâche les rapports entre la mémoire individuelle et l'histoire collective, tout en brouillant les frontières entre les genres. Ni roman, ni autofiction au sens strict, ni autobiographie traditionnelle, ses textes se situent entre la littérature, la sociologie et l'histoire, selon ses propres termes. En refusant les artifices stylistiques et en adoptant une langue volontairement « plate », Annie Ernaux donne à voir les structures sociales qui traversent les existences. Ainsi, l'écriture devient pour elle un processus d'émancipation sociale, une manière de « venger [sa] race » et de réhabiliter une identité dominée. On peut alors se demander : comment l'œuvre d'Annie Ernaux dépasse-t-elle le cadre de l'autobiographie pour devenir un outil d'émancipation, à la fois personnelle et collective ?

L'autobiographie en question

Beaucoup d'écrivains ont fondé leur pratique et théorie de l'écriture du moi sur une critique de l'autobiographie dans le but d'écarter leurs textes d'une étiquette générique dévalorisante. Toutefois, cette forme générique a été la pierre angulaire sur laquelle l'écriture du moi a pu s'ouvrir sur de nouvelles bases, et sur les rapports entre la littérature et la réalité. À la lecture de l'œuvre d'Annie Ernaux, nous nous interrogeons sur la question de l'appartenance générique de ses textes que la critique littéraire met au centre des interrogations. Considérée dans son état d'autonomie loin de tout renvoi autoréférentiel ou générique, la démarche littéraire de l'écrivaine va tout de même s'inscrire dans le travail de l'exploration du même à partir de l'évocation des évènements personnels : *« La Place, Une Femme, La Honte* et en partie *L'Évènement*, sont moins autobiographiques qu'autosocio-biographiques »[1].

Plusieurs critiques ont affirmé la non-appartenance de l'œuvre d'Annie Ernaux à aucun genre de l'autobiographie, de l'autofiction ou de la fiction : « Les textes de l'auteure ne sont ni romans, ni autofictions, ni novellas, ni essais ou réflexions, mais des récits englobant tous les genres précités »[2]. L'œuvre d'Annie Ernaux ne peut être classée dans un seul genre ou courant littéraire, car elle emprunte à plusieurs d'entre eux sans s'y limiter ou s'y conformer totalement et « refuse de se ranger et auxquelles il dénie le pouvoir de lui fixer sa place et de déterminer sa forme »[3].

Le recours à la forme fictive du « je » dans l'écriture permet de l'envisager comme espace de revendication, d'interrogations sur l'identité du « je » et sur l'identité de

[1] S. Boyer, « Par-delà le récit autobiographique? / L'écriture comme un couteau, d'Annie Ernaux. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet », Stock, 155 p., *Spirale,* n° 194, janvier-février 2004, pp. 10–11.

[2] H.-J. Greif, (2012). Compte rendu de : Annie Ernaux, *Écrire la vie* [anthologie « Quarto », Gallimard, Paris, 2011, 1088 p.] *Moebius*, *n°* 135, 2012, p. 180.

[3] M. Blanchot, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, Folio essais, 1995 [1986], p. 272.

l'auteure dans une forme romanesque libre capable de dire l'expérience personnelle dans la distance narrative. Toutefois, la matière littéraire de l'auteure a été dotée d'une implication par l'écriture autobiographique en ses premiers romans, notamment dans *Les Armoires vides, Ce qu'ils disent ou rien, La Femme gelée,* envisagés comme écritures du témoignage mis en rapport à l'autobiographie et le romanesque ou romans semi-autobiographiques qui retracent les monologues intérieurs de narratrices à différents âges.

Issue d'un milieu ouvrier et devenue écrivaine majeure de la littérature contemporaine, Annie Ernaux a toujours fait de l'écriture le lieu d'une lutte intime et sociale. Entre la « langue basse » de son enfance et la « langue légitime », terme propre de Pierre Bourdieu, elle explore les fractures linguistiques qui traversent son existence. Bien qu'elle explique que tous ses romans sont autobiographiques, mais chacun à leur manière et à des degrés différents, elle utilise son expérience et son enfance comme point de départ, mais elle s'autorise la liberté d'utiliser la forme romanesque pour condenser les évènements tout en gardant les scènes clés importantes. Le détail reste également important et vrai. Dans *Les Armoires vides*, la narratrice est dans la trentaine, tandis que le personnage a vingt ans, et dans *Ce qu'ils disent ou rien*, le personnage a quinze ans. Dans *La Femme gelée*, elle prend ses distances avec la forme romanesque et efface la frontière entre la narratrice et le personnage, créant ainsi une construction qui n'a pas l'apparence du roman au début[4].

C'est avec *La Place*, publié en 1983, et *Une Femme* (1988) poursuivis de *Passion simple, Journal du dehors* que l'auteure renonce à la forme romanesque qui sera exclue pour chercher à mieux comprendre ses appartenances intellectuelles et sociales. Ainsi Annie Ernaux affirme qu'à partir de *La Place* elle refuse tout à fait la forme romanesque pour écrire des textes sur la réalité à « travers des faits vérifiables et des paroles réelles, des comportements culturels, économiques »[5], relatant l'expérience du vécu dans une intention littéraire déplacée vers le non-roman ou la non-fiction soulignée par l'abandon de la mention générique de « roman ». Des *Armoires vides* à *La Place*, la littérature de revendication qui caractérisait l'œuvre d'Ernaux à ses débuts « s'est transformée en littérature de témoignage »[6], donnant naissance à l'écriture de l'évènement.

La révélation de la matière autobiographique est alliée par une évocation d'indices biographiques qui peuvent correspondre à des éléments réels et des références sociohistoriques avec des évènements et des dates véridiques. Cette perspective fait résonner la subjectivité dans un parcours de vie d'une seule personne relatant son expérience par épisodes et fragments d'évènements qui attestent la dimension

[4] Cl.-L. Tondeur, « Entretien avec Annie Ernaux », *The French Review* (Carbondale, American Association of Teachers of French), vol. 69, n° 1, octobre 1995, pp. 37-38.

[5] *Ibid.*

[6] Cl.-L. Tondeur, *Annie Ernaux ou l'exil intérieur*, Amsterdam, Rodopi, 1996, p. 135.

autobiographique. À partir de *La Place*, récit consacré à la vie de son père, Annie Ernaux expose une nouvelle forme d'écriture :

> Ce livre a inauguré […] une posture d'écriture, que j'ai toujours, exploration de la réalité extérieure ou intérieure, de l'intime et du social dans le même mouvement, en dehors de la fiction. […] Depuis, il n'y a pas eu de changement majeur, j'ai creusé le même trou[7].

Ainsi, elle prend position par la recherche d'un dépassement du caractère singulier de l'expérience, en essayant de réduire la subjectivité autobiographique et de mettre en avant la valeur collective du « je » dans « quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire »[8], formant le portrait du sujet qui se déploie entre les œuvres dans un jeu d'échos. La reconstitution de l'existence du sujet autobiographique à partir de l'évènement personnel participe à l'élaboration d'une démarche d'écriture dont l'auteure « utilise sa vie comme matériau pour écrire »[9].

Les textes qu'elle écrira ensuite et à la fin d'*Une Femme*, récit publié en 1988 retraçant la vie de sa mère, Annie Ernaux déclare que son travail ne peut être qualifié ni de biographie ni de roman, mais plutôt d'un projet délibérément situé en deçà de la littérature : « Ceci n'est pas une biographie, ni un roman naturellement, mais un travail situé délibérément au-dessous de la littérature [...] quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire »[10].

Annie Ernaux refuse de se catégoriser dans un genre spécifique tel que le roman ou l'autobiographie. Elle rejette également le terme d'autofiction, car il ne correspond pas à sa recherche de la « vérité ». Malgré les critiques qui tentent de la rattacher à ce mouvement, elle s'en écarte clairement.

> Je n'ai rien à voir avec l'autofiction. Je voudrais le dire, quand même ! Dans l'autofiction, il y a beaucoup de fiction, justement. Et justement, ce n'est pas mon objet. Ça ne m'intéresse pas ! La littérature est intéressante dans ce qu'elle dit du monde. Ni le mot « auto » ni le mot « fiction » ne m'intéressent. Finalement, je préfère conserver le terme « autobiographie » bien qu'il me soit difficile de l'utiliser[11].

Dans *Vers un je transpersonnel*, Annie Ernaux propose un autre aspect de son écriture décrivant un « je » narratif impersonnel qui se déploie dans l'altérité et dans une identité interpersonnelle selon les modalités de ce qu'elle appelle réalité.

L'usage du pronom personnel « je » dans son écriture apparaît pour Annie Ernaux comme une forme impersonnelle, à peine sexuée, parfois même plus représentative de la parole de « l'autre » plutôt que la sienne propre. En d'autres termes, il s'agit

---

[7] A. Ernaux, *L'écriture comme un couteau. Entretien avec F.-Y. Jeannet*, Paris, Stock, 2003, p. 36.

[8] A. Ernaux, « Vers un je transpersonnel », [in] S. Doubrovsky, J. Lecarme, P. Lejeune (dir.), *Autofictions & Cie*, RITM, Université de Paris X, n° 6, 1994, p. 221.

[9] « Annie Ernaux ou l'autobiographie en question », entretien réalisé par Philippe Vilain, *Roman 20/50*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, n° 24, décembre 1997, p. 143.

[10] A. Ernaux, *Une Femme*, Paris, Gallimard, 1988, p. 106, 23.

[11] A. Ernaux, « Entretien avec Christine Ferniot et Philippe Delaroche », *Lire*, 1er février 2008, http://www.lexpress.fr/culture/livre/annie-ERNAUX _813603.html.

d'une forme de parole transpersonnelle. Loin d'être un moyen de construire une identité à travers un texte, ou de se mettre en scène à travers l'autofiction, le « je » est utilisé pour identifier, dans son expérience personnelle, « les signes d'une réalité familiale, sociale ou passionnelle »[12].

Annie Ernaux utilise certaines caractéristiques dans son style d'écriture qui rendent difficile de classer ses textes uniquement comme autobiographiques. Ces caractéristiques incluent l'utilisation fréquente de données sociologiques vérifiables et la focalisation sur les éléments biographiques d'autres personnes, tels que ses parents.

Vers une « auto-socio-biographie »[13] en écriture

Le projet d' « ethnographie familiale » a été amorcé par Annie Ernaux en 1983 notamment avec *La Place* ; l'idée que l'auteure exprime à partir du titre est que « [l]e nom qu ['elle avait] donné à cette entreprise et au manuscrit jusqu'à son achèvement – le titre *La Place* s'[étant] imposé en toute fin – traduit clairement [s]on intention : "Éléments pour une ethnographie familiale" »[14]. Une démarche d'écriture dans laquelle le sujet est pluriel, représenté par un « je » traversé par plusieurs voix sur les traces d'une écriture blanche. Ernaux relèguerait ainsi le sujet, *soi*, au rang de sujet envisagé comme un autre, réduisant le poids de l'autobiographique.

Annie Ernaux utilise une écriture qualifiée de « socio-anthropologique »[15], qui prend en compte une variété de situations qui affectent un individu confronté à des circonstances historiques, sociales ou personnelles qui peuvent être déstabilisantes. Cela permet à l'auteure d'envisager une poétique de l'évènement qui se dégage à partir d'une réalité intime mêlée à une réalité sociale, cela dit une *écriture de la vie.*

> Écrire la vie. Non pas ma vie, ni sa vie, ni même une vie. La vie, avec ses contenus qui sont les mêmes pour tous, mais que l'on éprouve de façon individuelle : le corps, l'éducation, l'appartenance et la condition sexuelles, la trajectoire sociale, l'existence des autres, la maladie, le deuil. Je n'ai pas cherché à m'écrire, à faire œuvre de ma vie : je me suis servie d'elle, des évènements, généralement ordinaires, qui l'ont traversée, des situations et des sentiments qu'il m'a été donné de connaître, comme d'une matière à explorer pour saisir et mettre au jour quelque chose de l'ordre d'une vérité sensible[16].

---

[12] A. Ernaux, « Vers un je transpersonnel », *op. cit*., p. 221.

[13] I. Charpentier, « "Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire" – L'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », *Contextes – Revue de sociologie de la littérature*, n° 2, 2006, [en ligne]. http://www.revue-contextes.net.

[14] *Ibid*.

[15] D. Viart, « Blancheurs et minimalismes littéraires », [in] D. Rabaté et D. Viart (dir.), *Écritures blanches*, Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'expression contemporaine, Travaux 143, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, coll. « Lire au présent », 2009, p. 25.

[16] A. Ernaux, *Écrire la vie*, anthologie « Quarto », Paris, Gallimard, 2011, p. 9.

Appelant sa démarche d'écriture une entreprise, Ernaux revient dans cette ontologie sur son parcours d'écrivaine depuis son premier roman *Les Armoires vides*, paru en 1974, pour expliquer qu'il s'agit pour elle de « saisir et mettre au jour quelque chose de l'ordre d'une vérité sensible »[17] avec la volonté de rendre compte non pas seulement d'une vie singulière, mais de ce qui, dans cette vie, serait considéré comme commun à tous.

Cette posture d'écriture qui envisage le sujet dans sa forme non subjective est qualifiée par Ernaux d'*auto-socio-biographie*. « Auto » désigne la relation d'un vécu personnel de l'auteure, « socio » pour la partie sociale de l'œuvre, les descriptions qu'elle entreprend comme objectives et aussi la portée historique de l'œuvre, « biographie » parce qu'elle relate la vie dans un milieu social et donc l'histoire des autres.

Dans l'auto-socio-biographie, la première personne ne désigne pas cette forme indissociable du sujet et de l'objet du récit ; en effet, dans cette nouvelle forme d'écriture, Annie Ernaux ne cherche pas à parcourir uniquement l'histoire de sa propre vie, mais le « je » de l'auteure/narratrice sera envisagé comme un matériau pour parachever les traces d'une existence collective. Il ne s'agit donc pas d'exprimer une quête du « moi » ou de le retrouver uniquement, mais de *se perdre* dans une réalité multiple partant de la représentation de l'évolution du « je » au sein de la phénoménologie sociale dans une écriture dénuée des attributs stylistiques. Désignant le dire par une langue des choses, une écriture « plate », ce couteau qui retrace les contours de la distance entre culturel et social, qui découpe les mots dénués de la métaphore dans une langue capable de nommer le réel, elle énonce dans *La Honte* :

> Il me semble que je cherche toujours à écrire dans cette langue matérielle d'alors et non avec des mots et une syntaxe qui ne me sont pas venus, qui ne me seraient pas venus alors. Je ne connaîtrai jamais l'enchantement des métaphores, la jubilation du style[18].

Dans *La Honte*, Annie Ernaux met en avant l'importance du langage, en adoptant une position critique à l'égard de l'usage académique du langage et en prenant compte de l'usage du patois dans l'écriture. Ainsi, le matériau linguistique adopté dans l'écriture renvoie toujours au milieu social.

Grâce à son style d'écriture simple et dépouillé, Annie Ernaux évite de donner à ces expressions dérivées un caractère pittoresque, ce qui, selon elle, jouerait le jeu des « dominants ». Elle les présente plutôt au lecteur comme des exemples pour illustrer le fonctionnement insidieux de certains mécanismes sociaux. Car au sein d'une norme linguistique comme celle du français, les variations de langage existent selon les groupes sociaux et chaque individu est contraint par son propre langage :

---

[17] *Ibid*.

[18] A. Ernaux, *La Honte*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1997, pp. 73- 74.

dès qu'il sort de sa classe sociale, le premier mot qu'il prononce le révèle, le situe complètement et dit toute son histoire.

> En 52, j'écris en « bon français », mais je dis sans doute « d'où que tu reviens » et « je me débarbouille » pour « je me lave » comme mes parents, puisque nous vivons dans le même usage du monde. Celui que définissent les gestes pour s'asseoir, rire, se saisir des objets, les mots qui prescrivent ce qu'il faut faire de son corps et des choses[19].

L'écriture d'Annie Ernaux dans *La Honte* est caractérisée par l'utilisation fréquente de phrases nominales, des énoncés minimalistes qui ressemblent à des notes, des ruptures dans la structure du texte et une absence de transitions claires entre les différentes parties. Tout cela donne l'impression que son style est influencé par le journal intime. La visée objective et sociologique de sa narration implique une analyse rigoureuse des structures sociales et culturelles qui influencent ces moments, tout en laissant une place à l'émotion et à la subjectivité.

Toutefois, Annie Ernaux utilise l'auto-socio-biographie pour réduire l'aspect trop individuel de l'écriture de soi et éviter de tomber dans le piège de la subjectivité. Cette forme permet à l'auteure de passer du personnel à l'impersonnel, du moi à l'autre, et de raconter une expérience partagée par un grand nombre de personnes. Ainsi, le « je » qu'elle utilise n'exprime pas une vision particulière, mais plutôt une expérience commune[20] où *«* être comme tout le monde était la visée générale, l'idéal à atteindre. L'originalité passait pour de l'excentricité, voire le signe qu'on en a un grain »[21].

Avec ses *ethnotextes*[22], Annie Ernaux prend l'écriture comme objet d'étude sociologique qui dépasse tout classement générique pré-établi pour parler d'une quête de *formes*, donnant naissance au paradoxe générique, et en même temps problématisant les frontières entre la littérature et la sociologie. Dans telle écriture, le « je » est doublé et se mue dans le collectif pour dire l'intériorité dans l'extériorité dans une nouvelle forme d'écriture de l'intime. Expliquant les buts de son projet intersubjectif dans *Journal du dehors*, Annie Ernaux affirme :

> Je suis, j'ai été, traversée d'émotions, marquée par des faits qui ne m'appartiennent pas en propre. […] Le « je » que j'emploie est une sorte de lieu traversé par des expériences très peu particulières, banales même (l'inégalité sociale et culturelle, les transports en commun). Ce n'est pas un « je » intérieur, introspectif, plutôt un « je » miroir, passé au crible de l'analyse socio-historique. [...] Je cherche à mettre au jour certains phénomènes sociaux qui ne me sont pas propres[23].

---

[19] *Ibid*., p. 58.

[20] A. Ernaux, « New French Fiction », *The Review of Contemporary Fiction*, vol. IX, 1989, p. 211.

[21] A. Ernaux, *La Honte*, *op. cit.*, p. 70.

[22] A. Ernaux, *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 1993, p. 65.

[23] A. Ernaux, « Entretien », *Encres vagabondes*, mars 1994, p. 3.

Littérature et sociologie : l'objectivation de soi

La démarche d'objectivation de soi que suit Annie Ernaux tient de mettre à distance sa propre expérience personnelle et sa subjectivité pour ainsi se pencher vers la sociologie. Cet aspect de son écriture ne peut être envisagé qu'à partir de la découverte des écrits de Pierre Bourdieu. De l'écriture pour venger les dominés à l'écriture de la mémoire, de la déchirure sociale avec la découverte des *Héritiers,* Annie Ernaux trouve un moyen pour fortifier sa conception de l'écriture comme mise « à jour du réel » et la recherche d'autres formes d'écriture[24].

À la lecture des *Héritier*s et de *La Reproduction*, et plus tard de *La Distinction* dans les années 1970, Annie Ernaux éprouve ce qu'elle nomme un « choc ontologique violent »[25] dû au ressenti du changement qui a touché l'être humain qui ne se voit plus le même : « la vision qu'on avait de soi et des autres dans la société se déchire »[26]. La découverte des travaux de Pierre Bourdieu a constitué un tournant dans la perception du monde et dans la vie pour l'écrivaine, mais aussi pour les gens. Ainsi, elle affirme que dès le moment qu'on est issus des couches sociales dites dominées, un certain accord social est immédiatement donné aux analyses avancées par Bourdieu doublées d'un acte de recherche de véracité vécue par l'expérience, surtout quand il est question de la violence symbolique.

À la lecture du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, quinze ans auparavant, l'auteure parle d'une certaine prise de conscience de la condition de la femme suivie d'une prise de conscience ou « l'irruption » de la structure du monde social avec la lecture des analyses de Bourdieu, chose qui a doté cette irruption d'un sentiment de délivrance dû à la force d'objectivation des processus de domination intériorisés de façon inconsciente, et au questionnement des conditions de production des œuvres littéraires et artistiques. Les textes de Bourdieu ont été pour l'auteure « un encouragement à persévérer dans [s]on entreprise d'écriture, à dire, entre autres, ce qu'il nommait le refoulé social »[27]. Il s'agit alors de la condition humaine quand c'est question d'écrire, des individus tels qu'ils sont inscrits dans le monde social pour faire apparaître la réalité objective des rapports sociaux. La réflexion de l'auteure à propos de sa propre démarche d'écriture a été conceptualisée au sein des apports de la « sociologie critique » développée, en France, dès les années 1960 autour de Bourdieu.

---

[24] A. Ernaux, « Je vengerai ma race », entretien avec M.-L. Delorme, *Médiapart*, 02.04.2008, [en ligne]. http://www.mediapart.fr/node/9969.

[25] Dans l'article qu'Ernaux écrivit à la mort du sociologue pour le journal *Le Monde* du 5 février 2002.

[26] A. Ernaux, « Bourdieu : le chagrin », *Le Monde*, 5 février 2002, Bourdieu : le chagrin. Annie ERNAUX . 05/02/02 (homme-moderne.org).

[27] *Ibid*.

Toutefois, Annie Ernaux éprouve dans « Raisons d'écrire »[28] une certaine difficulté à se situer par rapport à Pierre Bourdieu, « D'une part, parce qu'il [lui] semble avoir toujours 'baigné' dans sa sociologie – ce qui est faux –, d'avoir été continuellement en phase avec ses analyses – ce qui est vrai »[29]. C'est que l'auteure évite de tomber dans le piège de construire une version artificielle de ce qu'elle entreprend envisager comme approche du sujet à propos de relation avec Bourdieu. Produire des pensées impersonnelles impensables des idées personnelles, tel est l'objectif d'Annie Ernaux qui se déploie dans un transfuge de classes, de « mettre de la pensée sur des sentiments, des impressions, un immense 'refoulé social'. Échapper à l'enfermement du vécu singulier, à la culpabilité, à un mal-être que la fréquentation de la philosophie avait laissés intacts [pensant à l'existentialisme] »[30].

On peut dire alors que la rencontre avec Bourdieu lui a permis de lancer la pensée au social et à l'écriture pour ainsi mener l'exploration d'une mémoire refoulée dans une forme romanesque détournée, elle n'était pas question de l'autobiographique.

> C'est la rencontre avec Bourdieu au travers des *Héritiers*, qui [lui] donnera comme l'autorisation, plus même, l'injonction d'écrire sur tout cela, d'oser non seulement penser, mais oser écrire : mener l'exploration d'une mémoire refoulée au travers de la forme du roman (il me fallait encore un « détour », l'autobiographie, elle, n'était pas pensable)[31].

Dans un entretien réalisé par Philippe Vilain en 1997, Annie Ernaux explique que dès son premier livre et même avec sa forme romanesque, seule forme possible dans l'impossibilité d'écrire dans l'autobiographique, elle conçoit sa démarche d'écriture comme une recherche des réalités à travers sa propre expérience vécue caractérisée par une déchirure sociale due au passage d'un monde dominé à un monde culturellement dominant grâce à l'école. Le passage à l'école catholique a été la voie de percevoir l'existence d'un autre monde.

Ainsi, Annie Ernaux trouve dans la pensée de Bourdieu par quoi faire évoluer son projet d'écriture et de résoudre des problématiques de l'écriture, surtout en ce qui concerne la forme objectivée dans la relation de cette culture dominée notamment avec l'écriture plate. La seule position narrative qui lui a paru tenable est de raconter dans la distance « correspondant à [sa] situation : distance avec [ses] parents, distance de [son] moi ancien à [son] moi actuel, distance entre le passé et le présent, entre la culture originelle et celle de maintenant qui permet d'écrire »[32]. Cette distance annonce la méthode d'adopter une voix narrative dépourvue des marques affectives fondée sur les images et les scènes amassées dans la mémoire.

---

[28] A. Ernaux, « Raisons d'écrire », *Nottingham French Studies*, vol. 48, no. 2, June 2009, pp. 10-14.

[29] *Ibid*.

[30] *Ibid*.

[31] A. Ernaux, « Épilogue. Raisons d'écrire », [in] J. Dubois, P. Durand et Y. Winkin (dir.), *La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2017, p. 344.

[32] *Ibid*., p. 345.

« Éléments pour une ethnologie familiale », expression qui détermine la visée d'aborder la littérature avec la dimension des sciences sociales dans une sorte de « confession impersonnelle »[33] : confession parce qu'elle part du singulier et de l'intime, impersonnelle parce qu'elle se déploie dans l'objectivité et intègre des éléments sociologiques et historiques pour découvrir quelque chose de commun et partagé par une communauté plus large. Elle cherche à mettre en lumière des aspects collectifs et généraux plutôt que simplement individuels. Il s'agit dans *La Honte* de rendre générale une expérience intime par le récit, « peut-être à dissoudre la scène indicible de [s]es douze ans dans la généralité des lois et du langage »[34].

> Même, depuis que j'ai réussi à faire ce récit, j'ai l'impression qu'il s'agit d'un évènement banal, plus fréquent dans les familles que je ne l'avais imaginé. Peut-être que le récit, tout récit, rend normal n'importe quel acte, y compris le plus dramatique[35].

La littérature comme science humaine se voit comme l'expérience de connaître le monde, de chercher le réel et de dire le monde selon une méthode scientifique formulée dans les textes. Ces textes sont le produit d'un travail d'accumulation des notes sur l'impersonnel, la société, les mots, les images qui dotent le travail de l'écrivaine d'une méthode de documentation sans oublier de mentionner une certaine recomposition dans l'autobiographique dotée d'un effet du réel.

> Naturellement pas de récit, qui produirait une réalité au lieu de la chercher. Ne pas me contenter non plus de lever et transcrire les images du souvenir, mais traiter celles-ci comme des documents qui s'éclaireront en les soumettant à des approches différentes. Être en somme ethnologue de moi-même[36].

Annie Ernaux « cherche à objectiver, avec des moyens rigoureux, du 'vivant', sans abandonner ce qui fait la spécificité de la littérature, à savoir l'exigence d'écriture, l'engagement absolu du sujet dans le texte »[37]. Ajoutons à cela la part émotionnelle qui inscrit son écriture dans le littéraire quand il s'agit par exemple d'écrire sur sa mère. Or, cette objectivité est le but d'Annie Ernaux pour écrire une œuvre factuelle basée sur le constat, l'observation des paroles, des gestes, des faits et « tous les signes objectifs d'une existence »[38].

La description du mode de vie dans *La Honte* consistait en l'évocation de plusieurs rites qui sont liés à la culture et à la société française de l'année 1952. Comme rites religieux, Annie Ernaux évoque les pratiques religieuses auxquelles elle a été soumise, comme la messe, les communions, les processions, les confessions, etc. Elle décrit notamment les cérémonies de la Semaine Sainte qui étaient très importantes

---

[33] Expression apparue dans *les Méditations pascaliennes* de Pierre Bourdieu, parues en 1997.

[34] A. Ernaux, *La Honte*, *op. cit.*, p. 41.

[35] *Ibid*., p. 17.

[36] *Ibid*., p. 40.

[37] A. Ernaux, « Vers un je transpersonnel », *op. cit*., p. 221.

[38] A. Ernaux*, La Place*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982, p. 24.

dans sa famille. Des rites familiaux, comme les repas, les conversations, les disputes, les relations entre les membres de la famille. Les rites sociaux, comme les codes de conduite, les attitudes, les comportements, les vêtements, les signes extérieurs de richesse. Elle décrit comment ces rites étaient importants dans la société de l'époque et comment elle a dû s'y conformer pour être acceptée et intégrée. Le temps se mesure en vue des pratiques.

> La semaine s'égrène en « jours de » définis par des usages collectifs et familiaux, des émissions de radio. Lundi, jour mort, des restes et du pain de la veille, du Crochet radiophonique sur Radio-Luxembourg. Mardi, de la lessive et de Reine d'un jour, mercredi, du marché et de l'affiche du prochain film au cinéma Leroy, Quitte ou double. Jeudi, congé, parution de Lisette. Vendredi, du poisson, samedi, du ménage en grand et du lavage de tête. Dimanche, jour de la messe, rite majeur ordonnançant les autres, le change du linge de corps, l'étrenne d'une nouvelle toilette, les gâteaux du pâtissier et « le petit extra », les obligations et les plaisirs[39].

Le même type de pratiques est décrit aussi dans *La Place* :

> Le dimanche, lavage du corps, un bout de messe, parties de domino ou promenade en voiture l'après-midi. Lundi, sortir la poubelle, mercredi, le voyageur des spiritueux, jeudi, de l'alimentation, etc. [...] Chaque dimanche, manger quelque chose de bon. La même vie désormais pour lui. Mais la certitude qu'on ne peut pas être plus heureux qu'on est[40].

L'écriture s'avère alors le vrai lieu d'Annie Ernaux. « De tous les lieux occupés, le seul immatériel, assignable nulle part, mais qui, [elle] en [est] certaine, les contient tous d'une façon ou d'une autre »[41], lieu qui lui permet de vivre en écrivant sa vie dans et par la vie des autres selon une forme d'écriture impersonnelle, que ce soit dans l'autobiographie impersonnelle ou le « journal extime » (Michel Tournier) comme projet de métamorphose du soi et de l'expérience intime conçue comme le dialogisme émergeant de tout un chacun, l'interdiscours désignant tout discours qui s'inscrit dans le déjà dit, des mots déjà habités[42]. Un vrai lieu parce qu'elle est moyen de saisir la présence d'un instant fuyant « à cause de ces changements, [qui lui] semble que [elle est] davantage encline à noter ce qui va disparaître, ces visages, ces instants. Parce que, au fond, tant que [elle] n'a pas écrit sur quelque chose, ça n'existe pas »[43].

Conclusion

Cette forme d'écriture, qui se tient à la croisée de l'intime et du collectif, a fait éclater les frontières des genres traditionnels pour inventer une forme inédite,

---

[39] A. Ernaux, *La Honte*, *op. cit.*, p. 60.

[40] A.Ernaux, *La Place*, *op. cit.*, p. 77.

[41] A. Ernaux, « Le vrai lieu », entretiens avec Michelle Porte, Paris, Gallimard, 2014.

[42] M. Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, [1963] 2001, p. 236.

[43] *Ibid*.

l'« auto-socio-biographie ». En refusant l'autofiction et en s'écartant de l'autobiographie classique, Ernaux a su transformer son histoire personnelle en un terrain d'enquête sur les fractures sociales, les déterminismes culturels et les expériences universelles de la condition humaine. Écrire, pour Ernaux, n'est jamais céder au narcissisme du moi, mais au contraire se déprendre de soi, faire du « je » une voix transpersonnelle qui révèle les mécanismes invisibles de la domination sociale et symbolique.

Inspirée des analyses de Pierre Bourdieu, et en gardant la rigueur d'une observatrice de la vie quotidienne, elle a trouvé les moyens de convertir la honte sociale en puissance critique, de faire de l'écriture un acte de justice sociale. Sa langue volontairement « plate », débarrassée des artifices du style, devient une arme contre l'ordre établi : elle restitue sans fard les gestes, les mots, les rites qui composent l'expérience des classes dominées, en les inscrivant dans une histoire collective.

L'œuvre d'Annie Ernaux illustre comment la littérature, loin de n'être qu'un espace esthétique, peut devenir un lieu de résistance et d'émancipation. En écrivant pour « venger [sa] race », selon son expression, elle a fait de son parcours un moyen de réhabiliter symboliquement une identité dominée et de restituer une dignité collective à ceux qui en étaient privés. Sa démarche prouve qu'il est possible d'écrire à la fois « contre soi » et « pour les autres », de transformer une vie en instrument de compréhension du réel. Loin de se réduire à l'expression d'une subjectivité, son écriture se dresse comme un travail de vérité et une entreprise de mémoire. C'est pourquoi, au-delà du prix Nobel qui la consacre, l'importance d'Annie Ernaux réside dans cette capacité rare à avoir fait de la littérature non seulement une œuvre, mais une expérience partagée, une manière de rendre au monde sa lisibilité et sa dignité.

Travail réalisé avec le soutien du CNRST dans le cadre du Programme « PhD ASsociate Scholarship-PASS ».